

Lectures

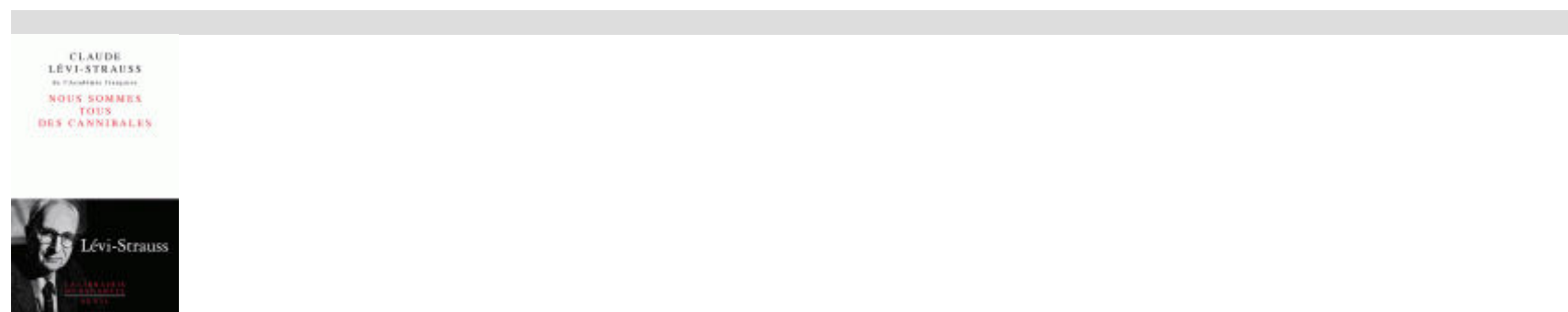
Les comptes rendus

/

2013

Claude Lévi-Strauss, *Nous sommes tous des cannibales*. Précédé de *Le père Noël supplicié*

PIERRE-YVES HUREL



Claude Lévi-Strauss, *Nous sommes tous des cannibales*. Précédé de *Le père Noël supplicié*, Seuil, coll. « La Librairie du XXIe siècle », 2013, 272 p., ISBN : 978-2-02-108214-2.

Vous pouvez commander cet ouvrage sur le site de notre partenaire Decitre

Texte intégral

PDF

1 Ce recueil d'articles de Claude Lévi-Strauss compile seize textes parus dans le quotidien italien *La Repubblica* entre 1989

et 2000. L'ouvrage est précédé du texte « Le Père Noël supplicié », paru dans *Les Temps Modernes* en 1952. La présence de cet article en début d'ouvrage n'est pas anodine : elle met en évidence la constance de l'auteur français, qui applique une même méthode à une série de débats de société tous différents, mais aussi distants d'une quarantaine d'années. Qu'il discute de l'excision, du mariage ou du cannibalisme, il s'agit d'éclairer tantôt le lointain (notre passé, ou les sociétés sans écriture) par le proche (les sociétés dites modernes), tantôt le proche par le lointain. Lévi-Strauss mène bien entendu ses réflexions depuis un point de vue structuraliste, c'est-à-dire qu'il cherche à comprendre les faits sociaux selon leur place dans la société. Il s'appuie pour cela sur une série d'analogies entre des mœurs, des coutumes, ou des mythes, et surtout entre leurs structures respectives, comme nous allons le voir. Ainsi, la plupart des textes (douze sur dix-sept) sont des applications de cette méthode, les autres consistant en des réflexions plus théoriques sur la méthode structuraliste ou la science en général. Il faut garder à l'esprit qu'il s'agit d'une série de textes publiés principalement dans une presse grand public et non pas d'un traité de méthodologie. L'ouvrage dessine peu à peu une remise en question implacable de l'ethnocentrisme des acteurs de nos sociétés « modernes », et ce également dans des thématiques inattendues. La place manquerait pour détailler chaque article, nous allons donc nous concentrer sur quelques aspects fondamentaux de la pensée de Lévi-Strauss, au travers d'articles particulièrement éclairants sur ces sujets.

- 2 La plupart des textes débutent par un fait d'actualité qui agite la société française : le meurtre symbolique du Père Noël par les membres d'une paroisse catholique dijonnaise pendant les fêtes de fin d'année 1951, la condamnation à deux reprises de l'excision par des tribunaux français en 1980, le cinquième centenaire de la découverte du nouveau monde, le phénomène de la vache folle, ou encore la mort de la princesse Diana.
- 3 Ce dernier cas résume assez bien l'aller-retour permanent entre le proche et le lointain. La réflexion porte surtout sur le frère de la princesse qui revendique la paternité de ses neveux. Celui-ci affirme être plus proche des enfants que la famille royale, sur laquelle il remet globalement la faute du drame auquel sa sœur a succombé. Lévi-Strauss y voit la résurgence d'un phénomène disparu de nos sociétés depuis plus de 300 ans. À cette époque, la filiation pouvait s'établir de père à fils (c'est-à-dire uniquement par des hommes) ou par l'intermédiaire d'une femme (d'oncle à neveu). Or, l'auteur fait ensuite référence à une des recherches d'un anthropologue chinois (qu'il ne cite pas nommément) qui pense avoir trouvé en Himalaya, avec les Na, une organisation sociale remettant en cause toutes nos conceptions de la famille. Les cellules familiales y sont composées d'un frère, d'une sœur et des enfants. Ces derniers sont issus de la rencontre entre la sœur et ses amants, réguliers ou non. La paternité y est impossible à déterminer et personne ne s'en soucie. Alors que l'auteur chinois y voit une remise en question de notre système familial, Lévi-Strauss montre qu'il s'agit en réalité d'une inversion de notre structure : les Na oblitèrent le père au profit de l'oncle maternel, et nous avons oblitéré l'oncle au profit du père. Ainsi, le proche et le lointain s'éclairent mutuellement.
- 4 Le thème du cannibalisme, traité à travers deux textes (« Nous sommes tous des cannibales » et « La leçon de sagesse des vaches folles ») permet d'illustrer un autre aspect important de la pensée de Lévi-Strauss. Pour lui, la différence entre sociétés modernes et celles dites à tort « primitives », est bien plus mince que l'on ne pense. L'ethnologue fait le rapprochement entre une maladie découverte en Nouvelle-Guinée (*kuru*) et la maladie de Creutzfeldt Jakob. Selon lui, elles s'expliquent toutes deux par différentes formes de cannibalisme, qu'il définit comme l'insertion volontaire de parties de corps humain dans un autre corps. Dans le premier cas, l'ingestion de parties de la cervelle serait une explication probable au *kuru*. Dans le second, l'injection d'hormones ou de membranes issues du cerveau humain expliquerait la maladie de

Creutzfeldt Jakob. Ces injections, comme les transplantations d'organes, relèvent, dit Lévi-Strauss, d'un cannibalisme thérapeutique. Trois ans plus tard, il voit une confirmation de son propos dans la crise de la vache folle, causée par l'alimentation des vaches par des farines animales. Une fois la définition ainsi élargie, l'homme occidental peut être lui aussi qualifié de cannibale.¹

5 « N'existe-t-il qu'un type de développement ? » met très bien en évidence le principe de Lévi-Strauss selon lequel il faut expliquer les faits dans et par leur contexte. Ici l'ethnologue ne part pas d'un fait d'actualité mais d'une réflexion générale sur l'agriculture chez les Mayas. Ces derniers avaient développé une agriculture de masse, signe d'une pensée productiviste qui n'est pas propre à notre société. Il détaille de nombreux autres exemples de l'existence de cette mentalité pendant la préhistoire (fabrication en masse d'outils à vendre, par exemple). Par ailleurs, Lévi-Strauss apporte une explication au comportement de certaines tribus qui vivaient de la cueillette et de la chasse. Certaines d'entre elles avaient connaissance des techniques de l'agriculture, mais n'en avaient simplement ni le besoin ni l'envie. Il rapporte entre autres des témoignages d'amérindiens préférant passer plus de temps à des activités sociales ou culturelles qu'au labeur — la chasse et la cueillette prenant moins de temps que l'agriculture. Cette dernière n'est pas forcément un progrès à tous points de vue et ne serait pas la cause de la révolution industrielle mais sa conséquence. L'auteur bat en brèche les préjugés concernant les sociétés sans écriture (ignorance, fainéantise) mais aussi nos propres pays (progrès). Il théorise cette approche par le contexte dans « Montaigne et l'Amérique ». Entre autres, il y rappelle l'adage de Montaigne selon lequel « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ».

6 Dans les cinq textes à classer dans une catégorie plus théorique, Lévi-Strauss aborde les relations entre pensée mythique et pensée scientifique, Montaigne et la découverte du nouveau monde, Auguste Comte et sa religion de l'Humanité et enfin les deux sujets sur lesquels nous allons nous attarder : la justification des analogies comme méthode scientifique, et la relation entre les structures de la pensée et celles du réel-matériel.

7 Sur le plan méthodologique, l'avant-dernier texte de ce recueil (« La preuve par mythe neuf ») consiste en une réponse aux critiques régulièrement adressées aux structuralistes quant à leur usage de l'analogie. Celles-ci seraient superficielles ou dues au hasard et aux préférences du chercheur. Au contraire, pour l'ethnologue elles se fondent sur la logique, la rhétorique, la géographie, les relations de contiguïté, d'équivalence ou d'inversion. Pour tenter de convaincre les réfractaires, Lévi-Strauss explique qu'il a relié les mythes de l'origine de l'argile et ceux sur les nains sans anus² dans les sociétés amérindiennes en opérant une série d'analogies. Celles-ci ont été finalement confirmées par la découverte d'un mythe indien recueilli par Mme Elsa Gómez-Imbert³ quelques années plus tard. L'auteur conclut sur le caractère toujours incertain de ses conclusions, en comparant « la preuve par mythe » à la règle arithmétique de la preuve par neuf : elles ont en commun d'être seulement vraisemblables et de pouvoir prétendre au plus à une bonne probabilité. Ce qui est déjà beaucoup « surtout dans des sciences dites humaines » (p. 251), conclut l'ethnologue.

8 Enfin, « *Corsi e ricorsi*. Dans le sillage de Vico », le dernier texte, éclaire sur le statut que donne Lévi-Strauss aux structures qu'il étudie. Il existe en effet un débat scientifique sur le caractère ontologique ou non des structures qu'étudient les chercheurs. Trois théories sont alors convoquées pour éclairer les problèmes d'origine (du lien social, du langage) : l'humanité abordée comme le développement d'un cancer au niveau de l'écosystème de la planète, les découvertes génétiques qui montrent que la double articulation du langage (que l'on croyait unique à l'homme) peut décrire le codage de l'ADN, et enfin des recherches sur des amibes terrestres qui peuvent se rassembler et faire corps (et donc société) si cela

leur est nécessaire. Alors que la recherche sur l'Homme pose généralement les problèmes de l'origine du lien social et de la communication comme si elles lui étaient propres, ces trois exemples montrent qu'au contraire, ces faits existent ailleurs dans la nature. Si Lévi-Strauss s'est déjà exprimé sur les limites de la pensée humaine, qui ne perçoit le monde qu'à travers ses propres limites, il montre qu'il est possible de chercher « un chemin conduisant de la structure de la pensée à la structure de la réalité »⁴ (p. 263).

- ⁹ En conclusion, si ce recueil n'est probablement pas le plus intéressant de l'œuvre de Lévi-Strauss sur le plan de la théorisation et de la méthode, il offre néanmoins un panorama très intéressant des possibilités de la pensée structuraliste, dont la capacité à aborder des sujets hétérogènes est ici démontrée. Au fur et à mesure des textes, le lecteur comprend qu'il lit un auteur qui maîtrise parfaitement sa méthode. Chaque texte permet d'aborder un pan différent de sa pensée et tous construisent une critique de l'ethnocentrisme. On regrettera le manque de références bibliographiques concernant certains phénomènes dont Lévi-Strauss parle, mais encore une fois il s'agit d'un ensemble de texte à destination du grand public. Enfin, signalons que certaines thématiques (le mariage, la procréation assistée, la condition animale par exemple) font terriblement écho aux débats de société actuels.

Notes

- 1 « Nous sommes tous des cannibales » explique par ailleurs que contrairement à certaines idées reçues, le cannibalisme motivé par la faim est limité à quelques cas extrêmes.
- 2 Dans Lévi-Strauss Claude, *La Potière jalouse*, Paris, Plon, 1985.
- 3 Gómez-Imbert Elsa, « La façon des poteries. Mythe sur l'origine de la poterie », *Amerindia*, n° 15, 1990, pp. 193-227. pp. 193-227.
- 4 Il fait pour cela un détour par la théorie des *corsi e ricorsi* de Giambattista Vico.

Pour citer cet article

Référence électronique

Pierre-Yves Hurel, « Claude Lévi-Strauss, *Nous sommes tous des cannibales*. Précédé de *Le père Noël supplicié* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2013, mis en ligne le 25 avril 2013, consulté le 10 janvier 2014. URL : <http://lectures.revues.org/11351>

Rédacteur

Pierre-Yves Hurel

Doctorant à l'Université de Liège (Faculté de Philosophie et Lettres – Département Arts et Sciences de la Communication)

Articles du même rédacteur

Stéphane Olivesi (dir.), *Sciences de l'information et de la communication* [Texte intégral]

Droits d'auteur

© Tous droits réservés